

ÉCOLE POLYTECHNIQUE
ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE INDUSTRIELLES

CONCOURS D'ADMISSION 2010

FILIÈRES **MP** ET **PC**

COMPOSITION DE LANGUE VIVANTE

EXPRESSION ÉCRITE EN LANGUE ÉTRANGÈRE (1 heure 30)

(SANS DICTIONNAIRE)

Après avoir pris connaissance du texte ci-dessous, les candidats doivent répondre aux deux questions posées à la fin du texte en utilisant la langue qu'ils ont choisie lors de leur inscription au concours.

Du bon usage du temps

Aujourd'hui, si la pensée semble se déstructurer, ce n'est pas en raison des escapades et des déambulations qu'elle peut commettre dans l'imaginaire. C'est parce que nous sommes perpétuellement bombardés d'informations de toute nature, que nous sommes absorbés par les *scoops*, les nouvelles, les rumeurs, que nous travaillons en multitâches, dans le *zapping* permanent des écrans de portables, qu'il s'agisse de ceux des ordinateurs ou des téléphones. La durée de vie d'une information sur Internet ne dépasse parfois pas une heure. Il faut l'attraper au vol sans pouvoir en discriminer la pertinence. Pris dans une sorte de mouvement brownien, notre société qui revendique le progrès et met beaucoup en œuvre pour l'assurer, finit par saturer et par stagner. Les crises économiques, qui se succèdent à un rythme de plus en plus rapide, apparaissent comme un symptôme inquiétant de cette frénésie.

Le risque le plus sûr, aujourd'hui, est celui de ne plus avancer. Comment retrouver un rythme plus fécond, une manière de nous mouvoir plus sereine ? Si ce n'est en apprenant à restructurer notre pensée, pour cela il faut s'en donner le temps. Tel est le vrai luxe : « donner du temps au temps », parole que Cervantès mettait dans la bouche de Don Quichotte et que nous ferions bien d'écouter si nous ne voulons pas, à notre tour, combattre des moulins à vent. On veut aller vite, être efficace, et c'est le contraire qui se produit. Nous sommes submergés par des choses inutiles, des annonces futiles, une culture de l'instantanéité où passent en boucle des messages vides de contenu, sans vraie transmission ou communication.

Contrairement à une idée reçue selon laquelle il faut agir en permanence, je défends le droit à l'ennui. Montaigne en a fait l'éloge comme principe d'action. L'ennui, comme une chape de plomb, vous immobilise, il concrétise l'impasse dans laquelle vous vous êtes engagé, mais il est aussi le lieu où vous pouvez vous retourner sur vous-même afin de repartir vers une autre direction. À vous demander le pourquoi d'un tel ennui, vous réfléchissez et vous ne vous masquez plus derrière l'agitation. Aujourd'hui, on occupe les enfants sans interruption, on ne leur laisse plus

le temps de s'ennuyer. Or, il est sain de s'ennuyer, car mieux vaut être productif en s'ennuyant qu'être improductif en s'agitant.

Penser beaucoup, pour ne pas se tromper souvent, prévenait Léonard de Vinci. La science, comme la philosophie, naît d'un certain usage de l'humanité, du loisir, et de l'imaginaire. Loin de nourrir les angoisses contemporaines, elle constitue au contraire un recours contre elles. Celui d'une raison libre de la peur, c'est-à-dire des tentations de la déraison.

Catherine BRÉCHIGNAC
N'ayons pas peur de la science, 2009.

Première question (réponse en 120-150 mots environ)

Quels sont les aspects de la civilisation moderne que critique l'auteur ?

Seconde question (réponse en 180-200 mots environ)

La science peut-elle être l'antidote à l'angoisse ?

Le nombre de mots n'est donné qu'à titre indicatif. Les critères suivants seront pris en compte pour l'évaluation des réponses :

- la qualité et l'authenticité de la langue, et en particulier la précision grammaticale et la richesse lexicale ;*
- les qualités d'analyse et de synthèse, pour la réponse à la première question ;*
- la richesse de la réflexion personnelle, la concision, la cohérence des idées et l'aisance dans l'expression, pour la réponse à la seconde question.*

* *
*

ÉCOLE POLYTECHNIQUE
ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE INDUSTRIELLES

CONCOURS D'ADMISSION 2010

FILIÈRES **MP** ET **PC**

COMPOSITION DE LANGUE VIVANTE

VERSION (1 heure 30)

(SANS DICTIONNAIRE)

Les candidats doivent traduire le texte correspondant à la langue qu'ils ont choisie pour l'épreuve écrite lors de leur inscription au concours.

| | |
|--------|-----------|
| page 2 | allemand |
| page 3 | anglais |
| page 4 | arabe |
| page 5 | espagnol |
| page 6 | italien |
| page 7 | portugais |
| page 8 | russe |

L'épreuve sera jugée du double point de vue de l'intelligence du texte et de la maîtrise de la langue française.

Der Beginn eines großen Abenteuers

Eines Abends saß auf der Treppe von Humboldts Wohnhaus ein junger Mann, trank Schnaps aus einer Silberflasche und schimpfte füchterlich, als Humboldt ihm aus Versehen auf die Hand trat. Humboldt entschuldigte sich, die beiden kamen ins Gespräch. Der Mann hieß Aimé Bonpland und hatte ebenfalls mit Baudin reisen wollen. Er war fünfundzwanzig, hochgewachsen, etwas zerlumpt¹, hatte nur wenige Pockennarben² und bloß eine Zahnlücke, ganz vorne. Die beiden sahen einander an, und später hätte keiner von ihnen mehr sagen können, ob wirklich eine Vorahnung zwischen ihnen hin-und hergegangen war, daß jeder für den anderen wichtiger sein sollte als irgendein Mensch sonst, oder ob es ihnen bloß beim Zurückdenken so schien.

Er komme aus La Rochelle, erzählte Bonpland, habe den niedrigen Himmel der Provinz erduldet wie das Dach eine Gefängnisses. Täglich habe er fortgewollt, sei dann Militärarzt geworden, aber die Universität habe seinen Titel nicht anerkannt. Während er den Abschluß nachgeholt habe, habe er Botanik studiert, er liebe Tropenpflanzen, und jetzt wisse er nicht, was anfangen. Zurück nach La Rochelle, da lieber der Tod!

Humboldt erkundigte sich, ob er ihn umarmen dürfe.

Nein, sagte Bonpland erschrocken.

Sie hätten, sagte Humboldt, Ähnliches hinter und dasselbe vor sich, und täten sie sich zusammen, wer solle sie aufhalten? Er streckte die Hand aus.

Bonpland verstand nicht.

Sie könnten gemeinsam gehen, erklärte Humboldt, er brauche einen Reisegefährten, er habe Geld.

Bonpland sah ihn aufmerksam an und schraubte die Flasche zu.

Jung seien sie beide, sagte Humboldt, entschlossen auch, gemeinsam würden sie groß sein. Oder habe Bonpland nicht dieses Gefühl?

Bonpland hatte es nicht, aber Humboldts Begeisterung war ansteckend. Deshalb, und auch, weil es unhöflich war, jemanden mit ausgestreckter Hand stehenzulassen, schlug er ein und unterdrückte einen Schmerzenslaut: Humboldts Händedruck war fester, als er es von dem kleinen Mann erwartet hatte.

Und was jetzt?

Wohin sonst, antwortete Humboldt, als nach Spanien!

Wenig später verabschiedeten sich die Brüder mit den Gesten zweier Monarchen. Humboldt wurde ganz verlegen, als die Haarspitzen der Schwägerin beim Abschiedskuß seine Wange streiften. Er fragte, ob man sich wohl wiedersehen werde.

Gewiß, sagte der ältere Bruder. In dieser oder der anderen Welt. Im Fleische oder im Licht.

Humboldt und Bonpland bestiegen die Pferde und ritten los. Mit Verblüffung sah Bonpland, daß sein Gefährte es fertigbrachte, sich kein einziges Mal umzudrehen, bis Bruder und Schwägerin außer Sichtweite waren.

Daniel Kehlmann
Die Vermessung der Welt, 2005.

¹zerlumpt : *déguenillé*.

²Pockennarben : *cicatrices de variole*.

ANGLAIS

A two-faced man

I assumed I would never see them again. Born had been teaching at Columbia for seven months, and since I hadn't crossed paths with him in all that time, it seemed unlikely that I would run into him now. But odds don't count when it comes to actual events, and just because a thing is unlikely to happen, that doesn't mean it won't. Two days after the party, I walked into the West End Bar following my final class of the afternoon, wondering if I might not find one of my friends there. The West End was a dingy, cavernous hole with more than a dozen booths and tables, a vast oval bar in the center of the front room, and an area near the entrance where you could buy bad cafeteria-style lunches and dinners—my hangout of choice, frequented by students, drunks, and neighborhood regulars. It happened to be a warm, sun-filled afternoon, and consequently few people were present at that hour. As I made my tour around the bar in search of a familiar face, I saw Born sitting alone in a booth at the back. He was reading a German newsmagazine (*Der Spiegel*, I think), smoking another one of his Cuban cigars, and ignoring the half-empty glass of beer that stood on the table to his left. Once again, he was wearing his white suit—or perhaps a different one, since the jacket looked cleaner and less rumpled than the one he'd been wearing Saturday night—but the white shirt was gone, replaced by something red—a deep, solid red, midway between brick and crimson.

Curiously, my first impulse was to turn around and walk out without saying hello to him. There is much to be explored in this hesitation, I believe, for it seems to suggest that I already understood that I would do well to keep my distance from Born, that allowing myself to get involved with him could possibly lead to trouble. How did I know this? I had spent little more than an hour in his company, but even in that short time I had sensed there was something off about him, something vaguely repellent. That wasn't to deny his other qualities—his charm, his intelligence, his humor—but underneath it all he had emanated a darkness and a cynicism that had thrown me off balance, had left me feeling that he wasn't a man who could be trusted. Would I have formed a different impression of him if I hadn't despised his politics? Impossible to say. My father and I disagreed on nearly every political issue of the moment, but that didn't prevent me from thinking he was fundamentally a good person—or at least not a bad person. But Born wasn't good. He was witty and eccentric and unpredictable, but to contend that war is the purest expression of the human soul automatically excludes you from the realm of goodness. And if he had spoken those words in jest, as a way of challenging yet another anti-militaristic student to fight back and denounce his position, then he was simply perverse.

Mr. Walker, he said, looking up from his magazine and gesturing for me to join him at his table. Just the man I've been looking for.

Paul Auster
Invisible, 2009.

في أمستردام

التفت بيدرو (Pedro) نحوي. سحب الشاعرة من يدها بهدوء واضعاً اليد الثانية على كتفها. دارت برأسها نحوي وابتسمت. الذي أثارني فيها أنني شعرت في عينيها الواسعتين ببعض الألفة والمعرفة السابقة. تفحصتني كمن يريد أن يعرف من أين جاء هذا الأدمي الذي نزل فجأة على مدينة لم يكن مهياً لها. لم أقل شيئاً. تدخّل بيدرو وهو يحاول أن يكون جاداً لدقائق. في عينيهِ شيء من السخرية من الأشياء، أبدى صرامته قليلاً وقال :

- تعرفينه بكل تأكيد، نحّاتكم الكبير ياسين.
- معقول؟ ومن لا يعرف الأستاذ ياسين، عذراً.
- قالتها بصوت هادئ وحنون، ثم بدأت تعدّ لي بعض الأسماء لأعمال النحتية التي اشترتها مدينة أمستردام من أحد المعارض المتقلّة، منذ خمس سنوات على الأقلّ. ثم توقفت قليلاً محاولة أن تهزّ ذاكرتها المتقلّة.
- وأعتقد أنني رأيت لك تمثالاً في معرض جماعي في ألمانيا وتوقفت كثيراً أمامه، يشبه هذا ولكنه يختلف عنه قليلاً. أتذكر حتى اسمه: "ليخا (likha) والطين"، إذا لم أكن مخطئة.
- "ليخا تشتغل على الطين".
- بالضبط. رأيت وجهك مراراً في الصحافة. كنت شاباً. لم يكن شعرك أبيض مثل الآن. أنا سعيدة بالتعرّف عليك يا أستاذ ياسين.
- لم أجد كلمات المجاملة التي تستعمل عادة في مثل هذا المقام. كانت تتكلم بدون توقف وكنت منهمكاً في تتبّع جملها المتعاقبة.
- قبل أن أشكرها، قدّمت هي نفسها وسدّت نقائص بيدرو المنخطف كطفل.
- بيدرو دائماً هكذا. أنا "حنين"، شاعرة جزائرية. أقيم في أمستردام منذ قرابة العشر سنوات. جئت إلى هنا قبل أن تبدأ الحرب. يبدو لي أنّ الطبيعة البشرية التي نحاول تلافيتها هي هكذا: ناس يموتون وغدا يتصالحون ثم يتقاتلون ولا شيء يمنع من النسيان.
- لا أدري ما هو السرّ ولكنّي في أعماقي، شعرت بدفء خاصّ.
- لم أتكلّم أو لم أجد الفرصة للكلام.
- كيف حال تلك البلاد. على الأقلّ أنت هناك تعيش على وقع الموت اليومي ومنه تصنع شأنك الحياتي. أمّا نحن فقد بدأنا نتحوّل إلى مادّة طيّعة في كفّ المنفى.
- إذا كان الشاعر، الذي يفتح أبواب الدنيا المقفلة يقول هذا الكلام، فماذا يقول من لا يجد أدنى فرصة للحديث إلى صديق يصادفه في الشارع بدون خوض مغامرة الاعتيال. أنت في أمستردام وهذا حظّ كبير.

عن واسيني الأعرج، شرفات بحر الشمال، دار الآداب، الطبعة الأولى، بيروت، 2002.

Una exposición exitosa

La exposición le gustó a todo el mundo. Estaba bastante seguro de que sería así. A pesar del obligado gesto de humildad con el que acepté todos los elogios sin discriminar entre la calidad de las opiniones—es increíble, me dijo la mujer de un directivo del banco que llevaba brillantes en todos los dedos, lo he entendido hasta yo, así que fíjese...—, la verdad es que pocas veces en mi vida había logrado una relación tan satisfactoria entre el trabajo invertido, que no había sido tanto, y el resultado obtenido, que era espectacular. José Ignacio Carmona, que antes de aceptar la oferta de dirigir el museo y reclutarme como asesor, había sido mi maestro, casi mi gurú, y la principal influencia que tuve la suerte de padecer en mis años de estudiante universitario, estaba encantado. Bueno, en realidad, esto es mérito de los dos, ya sabes, le dije en un aparte, [...] y me di cuenta de que se sentía hasta un poco orgulloso de mí. La reacción de Fernando Cisneros, que llegó tarde y corriendo, con el aspecto de oso acalorado que prestaban el traje y la corbata a su cuerpo ancho, cuadrado, como de gran mamífero, me sorprendió más.

– Enhorabuena, Álvaro. [...]

Fernando había sido el otro niño mimado de José Ignacio mientras hacíamos la carrera, y aunque los tres seguíamos siendo muy amigos, él y yo íntimos, nuestro antiguo profesor en un grado diferente, que reflejaba su venerable autoridad sobre nosotros, de vez en cuando se dejaba arrebatar por unos celos casi infantiles ante lo que él consideraba una alianza que le había dejado al margen. No, no, eso vosotros que sois los apóstoles de la ciencia, decía, vosotros los científicos, yo no, qué va, si yo no soy más que un humilde funcionario de la Administración del Estado... Yo no me lo tomaba en serio, pero José Ignacio cedía de vez en cuando a la tentación de sentirse culpable y le ofrecía proyectos que invariablemente rechazaba, aunque le mantenían tranquilo durante una temporada. Los agujeros negros habían sido la última de esas ofertas [...].

Almudena Grandes
El corazón helado, 2008.

ITALIEN

Viaggio verso l'Antartide

L'aereo per l'Antartide partí al tramonto, dopo due giorni di rinvii e di telefonate alla Fuerza Aérea in cui chiedevo una conferma e loro rispondevano 'No, giú non si può atterrare'. Fin dall'inizio era stabilito che con condizioni meteorologiche sfavorevoli il volo sarebbe stato annullato, e poiché entravamo nell'autunno australe poteva non essercene un altro. Nell'opinione della Fuerza Aérea ero libero di trovarmi un'occupazione in Patagonia fino alla prossima buona stagione. Poi un pomeriggio squillò il telefono, dissero di fare presto perché 'laggiú' il cielo si era aperto, e io corsi in aeroporto. L'aereo militare era già stato caricato e aveva i motori accesi; entrai in un fragore assordante e loro chiusero il portello.

Ho detto che era il tramonto, ma il sole restava sospeso o scendeva lentissimo. Volavamo sul canale di Drake, l'aereo era pieno per tre quarti di casse di materiali e viveri, e nei pochi strapuntini sedevamo in una quindicina : scienziati cinesi e coreani, un professore di Boston, parenti di ufficiali di una base antartica cilena, qualche anziano americano cui mancava soltanto un continente per averne visti sette. Piú tardi, attraverso gli oblò schermati¹ dalle rastrelliere di barelle, sarebbero apparsi i primi iceberg tabulari, grandi marmi flottanti, candidi signori di questo mare.

Le carte dell'Ammiragliato, ancora ottant'anni fa, davano dell'Antartide una geografia curiosa, un bianco indefinito da cui emergevano, come nei disegni da completare, due sole forme tratteggiate : la penisola di Palmer, milleduecento chilometri piú a sud su questa stessa rotta, e il mare di Ross in un altro quadrante. Andarci allora con navi a vela e una piccola caldaia a vapore, senza telegrafo né radio, era come partire per la Luna. L'Antartide era un altro pianeta, un corpo celeste abitato da milioni di pinguini, impacciati e impeccabili marziani. Non si sapeva bene dove finisse l'acqua e cominciasse il ghiaccio, né se finisse il ghiaccio e cominciasse una terra.

Daniele Del Giudice
Orizzonte mobile, 2009.

¹schermati : *masqués*.

PORTUGAIS

Uma nova residente na Chácara

Desde que ela chegou, não temos mais um minuto de sossego. A todo instante quer alguma coisa e nunca está contente, queixando-se dos empregados, da casa, do clima, de tudo enfim, como se fôssemos culpados do que lhe acontece. Ainda não a vi em repouso, e creio que esta é uma atitude que lhe vai dificilmente. Está sempre caminhando de um lado para outro, fazendo alguma coisa ou simplesmente imaginando o que fazer – o que lhe empresta um aspecto febril, não isento de hostilidade, que cria em toda a casa um ambiente de mal-estar e expectativa. Lá dentro as empregadas se queixam, cá fora a fisionomia dos patrões não é das mais animadoras.

Apesar de todo esse movimento, coisa curiosa, desde o primeiro instante não me pareceu de saúde perfeita. Queixou-se de dores de cabeça e pareceu-me pálida; não tardou muito que um círculo escuro lhe rodeasse as pálpebras. Desde que entrou no quarto, começou a desarrumar a grande quantidade de malas que trouxe consigo. Indaguei a ela para que tantos vestidos, se tinha intenção de usá-los todos. E acrescentei : “Aqui em casa saem tão poucas vezes!” Ela me respondeu com irritação : “Que me importa se nesta casa saem ou não ? Farei exatamente o que eu quiser”. E indagou-me em seguida se não havia divertimentos na cidade, bailes, teatro, reuniões de qualquer espécie. Não pude deixar de rir, enquanto retirava da mala aquela quantidade de capas e vestidos. Vendo o ar de zanga com que ela me fitava, apressei-me a assegurar-lhe que não tínhamos bailes e nem teatros, que apenas uma ou outra vez o senhor barão reunia em sua fazenda algumas famílias, mas que nós, os da Chácara, jamais comparecíamos a essas reuniões. “Por quê?” – perguntou ela, sempre ocupada em me auxiliar a remexer as caixas. “É o sistema de vida do senhor Demétrio” – respondi. Deixou tudo, fitou-me com olhos duros : “Eu não quero viver segundo o sistema do senhor Demétrio” – disse. Ergui apenas os ombros, imaginando a que lutas não teríamos que assistir, caso ela pretendesse realmente inaugurar um outro gênero de vida.

Lúcio Cardoso
Crônica da casa assassinada, 1959.

ВОЙНА С ПАМЯТЬЮ

Помню, как в младших классах я моментально вырывал страницу из тетрадки, если на ней получалась клякса¹, - хотелось начинать новую жизнь. Позже я вырывал страницы с плохими отметками уже из дневника, чтобы родители думали обо мне не так плохо. Для этого детство и существует, чтобы верить, что, спрятав следы своих ошибок, становишься лучше и разумнее. Но в парламентах у нас сидят не дети, а взрослые люди. А взрослого человека, ведущего себя по-детски, называют недоумком².

Прошлое нельзя переделать и нация лучше не станет, если начать вырывать страницы из её истории. Желание забыть прошлое, переделать историю, закрыть глаза на тёмный стыд за свои поступки свойственно человеку – это эмоциональное действие. Этим можно объяснить поведение толпы в Багдаде, которая танцевала на сброшенной статуе диктатора. Но эмоции в политике и в государственных решениях не лучший помощник. Война с памятью, война с прошлым на государственном уровне опасна. Ну ладно большевики – они были равнодушны к истории, к культуре своего народа, его религии. Мы знаем, что они вандалы. Поэтому они разрушали всё – памятники, церкви, меняли тысячелетние названия городов. Но Государственная Дума ведь думает о возрождении России.

Нет, не будет у России возрождения, пока у неё будет детское желание «начать чистую тетрадь снова». Надо учиться понимать причины своей истории, так как ничего в мире не бывает случайным.

Андрей Кончаловский, 2007

¹ Клякса – tache d'encre

² недоумок – un niais, un homme sot

* *
*